

Jérusalem dans la vision missionnaire de Paul

**« De Jérusalem et en cercles,
j'ai accompli l'Évangile »
(Rm 15,19)**

**par Daniel
ATTINGER,**
*moine d'une
fraternité ouverte
par la commu-
nauté monastique
de Bose
(au nord du
Piémont italien)
à Jérusalem*

Quand on lit les Actes des Apôtres on peut avoir l'impression que le grand projet de Paul était de pouvoir finalement annoncer l'Évangile à Rome, capitale de l'Empire romain, qui serait alors devenue le centre géographique et théologique de l'Église, tandis que Jérusalem et sa tradition juive auraient progressivement perdu de leur importance. C'est effectivement ce qui s'est passé au cours des siècles, ce qui a permis de résumer l'œuvre de Luc par les mots, combien de fois répétés : « De Jérusalem à Rome » ! Vivant maintenant depuis trente ans à Jérusalem, j'ai eu plus d'une fois l'occasion de reprendre la question du rôle de Jérusalem dans la conception missionnaire de Paul. C'est cette discussion que je me propose de reprendre, qui reprennent, avec quelques modifications, la substance d'une intervention faite en 1994, dans la région de Milan, lors de journées consacrées à la signification de Jérusalem¹. Sans prétendre épuiser la pensée de Paul sur ce sujet, je voudrais simplement attirer l'attention sur un texte, certes marginal, mais significatif à cet égard, le texte de Rm 15,19, dont la traduction habituelle ne permet guère de saisir la particularité.

Tandis que la version Segond dit : « En sorte que, depuis Jérusalem et les pays voisins jusqu'en Illyrie, j'ai abondamment répandu

¹ On retrouvera cette intervention intitulée : « Da Gerusalemme e "a ciclo", ho portato a compimento l'Evangelo », dans l'ouvrage *Gerusalemme, patria di tutti*, a cura del Centro ecumenico per la pace, Bologna, EDB, 1995, pp. 55-62.

l'Évangile de Christ », la Bible de Jérusalem traduit : « Ainsi, depuis Jérusalem en rayonnant jusqu'à l'Illyrie, j'ai procuré l'accomplissement de l'Évangile du Christ », suivie d'assez près par la version de la TOB qui rend ce verset de la manière suivante : « Ainsi, depuis Jérusalem, en rayonnant jusqu'à l'Illyrie, j'ai pleinement assuré l'annonce de l'Évangile du Christ ». Le terme qui a suscité ma curiosité est celui traduit par « les pays voisins » ou par « en rayonnant », en grec : *kyklō*. *Kyklō* est un adverbe, dont dérive le mot français « cycle », qui indique, semble-t-il, que Paul imaginait son effort missionnaire comme constitué de cercles concentriques. C'est cette vision que je désire explorer brièvement ici en m'arrêtant essentiellement sur deux fonctions de Jérusalem dans la théologie de Paul.

I. Jérusalem, norme de l'ecclésialité des autres Eglises

Dans son ouvrage sur l'ecclésiologie paulinienne, Lucien Cerfaux² a étudié avec soin l'expression « l'Eglise (ou les Eglises) de Dieu » chez saint Paul³ pour parvenir à la conclusion qu'elle désignait à l'origine l'Eglise de Jérusalem et les Eglises de Judée. Celles-ci auraient repris la formule vétérotestamentaire *qahal YHWH* (traduite par *ekklēsia Kyriou* dans la version de la Septante et par *ekklēsia tou Theou* chez Philon⁴), désignant fondamentalement l'assemblée cultuelle du désert, pour se l'attribuer à elles-mêmes. C'est aussi le sens premier qu'elle a chez saint Paul, mais, par la suite, l'Apôtre « a été amené à étendre à l'église de Corinthe⁵ le privilège d'un titre qui avait appartenu d'abord en propre à l'église de Jérusalem »⁶. Cela signifie qu'il considérait qu'une communauté chrétienne devenait « Eglise de Dieu » quand ce qui s'était passé en son temps à Jérusalem, particulièrement au jour de la Pentecôte, se retrouvait en elle. L'Eglise de Jérusalem apparaît ainsi comme l'Eglise-type dont l'imitation – qui ne peut se réaliser que par irruption de l'Esprit – provoque une réalité qui peut se nommer « Eglise de Dieu ». Il est remarquable, à ce propos, que Paul parle effectivement d'« imita-

² L. CERFAUX, *La théologie de l'Eglise suivant saint Paul* (Unam sanctam, 54), Paris, Cerf, 1965, pp. 81-100.

³ Expression que l'on trouve en 1 Co 1,2 ; 10,32 ; 11,16,22 ; 14,33 ; 15,9 ; 2 Co 1,1 ; Ga 1,13 ; 1 Th 2,14 ; 2 Th 1,4 (cf. Ac 20,28).

⁴ Cf. Dt 23,2-9 ; Mi 2,5 (cf. Ne 13,1).

⁵ 1 Co 1,2 ; 10,32 ; 11,22 ; 2 Co 1,1.

⁶ L. CERFAUX, *op. cit.*, p. 97.

tion » des Eglises de Jérusalem et de Judée à la communauté de Thessalonique (cf. 1 Th 2,14).

On peut faire une observation semblable à propos d'un autre titre, « les saints », sans autre spécification⁷, qui semble repris à Es 4,3 (« Alors, le reste de Sion, les survivants de Jérusalem seront appelés saints ») et a été utilisé par la communauté judéo-chrétienne pour qualifier le premier noyau chrétien, et particulièrement le groupe des Apôtres, si bien que « les Eglises des saints » (1 Co 14,33), auxquelles Paul se réfère pour renforcer l'autorité d'un commandement qu'il donne aux femmes de Corinthe (« comme cela se fait dans toutes les Eglises des saints, que les femmes se taisent dans les assemblées ! »), désigne les Eglises de Judée qu'il est nécessaire d'imiter. Dans ce cas aussi, c'est par analogie avec l'Eglise qui est à Jérusalem que les autres chrétiens ont été appelés « saints », titre très fréquent dans les lettres de saint Paul⁸.

La même perspective se retrouve d'ailleurs dans les Actes des Apôtres. Dans ses premiers chapitres (particulièrement dans les « sommaires »⁹), Luc présente une Eglise primitive idéale, dont le portrait doit servir de miroir dans lequel chaque communauté doit se regarder pour vérifier sa propre ecclésialité ; ces petits tableaux de l'Eglise naissante servent à stimuler les lecteurs à l'imitation. De fait, presque tous les mouvements de réforme qui ont surgi dans l'Eglise au cours des siècles s'y sont référés. On relèvera que, d'un côté, Luc souligne que l'argument qui convainc l'Eglise jérosolymitaine de la légitimité du baptême accordé par Pierre aux païens devenus croyants fut celui-ci : « Si Dieu a fait à ces gens [à Corneille et à ceux qui étaient avec lui] *le même don gracieux qu'à nous autres* pour avoir cru au Seigneur Jésus-Christ, étais-je quelqu'un, moi, qui pouvait empêcher Dieu d'agir ? » (Ac 11,17 ; cf. déjà 10,47 puis encore 15,8). Quand donc il se passe, en un lieu quelconque, ce qui s'est auparavant produit à Jérusalem, surgit l'ecclésialité d'une nouvelle Eglise. De l'autre côté, il faut rappeler la constante préoccupation de Paul de faire reconnaître sa mission par l'Eglise de Jérusalem et par ceux qui avaient été apôtres avant lui. Certes, son apostolat ne dérive ni de Jérusalem ni des Douze ; sur cela Paul est extrêmement clair : « Paul, apôtre, non de la part des hommes, ni par un homme, mais par Jésus-Christ et Dieu le Père qui l'a ressuscité d'entre les morts » (Ga 1,1) ; c'est d'ailleurs pourquoi il ne monta

⁷ Cf. Rm 15,25-26.31 ; 1 Co 16,1 ; 2 Co 8,4 ; 9,1.12.

⁸ Cf. L. CERFAUX, *op. cit.*, pp. 112-123.

⁹ Ac 2,42-47 ; 4,32-37 ; 5,12-16 ; 9,31.

que tardivement (« trois ans après », Ga 1,18) à Jérusalem, et non pour y recevoir une légitimation, mais pour « faire la connaissance de Céphas » (*ibid.*). Le verbe *historeîn* utilisé ici n'exclut pas qu'ils aient fait ensemble un peu d'histoire, ni qu'à cette occasion Pierre ait transmis à Paul certains éléments de la tradition relative à Jésus. Un peu plus tard se posa le problème de savoir si les païens qui devenaient chrétiens devaient ou non se faire circoncire. Paul monta alors une deuxième fois à Jérusalem « de peur de courir ou d'avoir couru en vain » (Ga 2,2). A nouveau, il ne s'agit pas pour Paul de chercher une légitimation de son apostolat (qui se trouve dans l'appel reçu du Seigneur), mais de s'assurer de la communion entre les Eglises fondées par les Douze et celles nées de sa propre prédication, un peu comme actuellement les Eglises, qui se disent toutes légitimes (et se reconnaissent parfois mutuellement telles¹⁰), sont en recherche de communion au travers du dialogue œcuménique. Cette communion entre les Eglises pauliniennes et celles des Douze s'établira sur la base d'un accord doctrinal et disciplinaire qui ne peut être rejoint sans l'Eglise de Jérusalem (cf. Ac 15,5ss et Ga 2,1ss).

Quelque chose de semblable réapparaît dans la préoccupation, manifestée par l'Eglise de Jérusalem, de légitimer de nouvelles Eglises, nées de la prédication de Philippe, l'un des Sept, ou de l'activité de chrétiens qui avaient été dispersés lors de la persécution déclenchée après la lapidation d'Etienne, par l'envoi de l'un ou l'autre de ses membres éminents, tels Pierre et Jean en Samarie, ou Barnabas à Antioche (cf. Ac 8,14-17 ; 11,22).

On parvient ainsi à une première conclusion : l'importance que Paul attribue à Jérusalem est due au fait qu'elle est le lieu du groupe des Apôtres et de la première communauté chrétienne. A ce titre elle apparaît comme l'Eglise normative pour les autres Eglises qui sont invitées à l'imiter, et comme celle dont la communion permet à d'autres communautés chrétiennes de devenir et d'être appelées, elles aussi, Eglises.

¹⁰ Ainsi, par exemple, l'Eglise catholique romaine ne conteste pas la légitimité des diverses Eglises orthodoxes, sans pour autant être en communion avec elles. De même entre les Eglises orthodoxes de rite byzantin et les Eglises orientales (copte, syrienne, arménienne et éthiopienne). Pour les Eglises protestantes, la légitimité n'est pas reconnue réciproquement : les protestants, luthériens ou réformés, ne contestent généralement pas la légitimité de l'Eglise catholique, mais celle-ci conteste la légitimité de celles-là.

II. Jérusalem, centre de convergence de l'Eglise

Ce rôle central de l'Eglise de Jérusalem pourrait dériver de la présence en son sein du Collège apostolique et particulièrement de Pierre ; dans ce cas, il cesserait avec le départ de Pierre. Nous savons par Ac 12,17 que Pierre « partit pour un autre lieu » (bien qu'il intervienne à nouveau – mais c'est presque une « apparition » – en Ac 15). La tradition unanime relate que Pierre termina sa vie terrestre en martyr à Rome. Le centre de gravité de l'Eglise se serait alors également déplacé à Rome, lieu de sépulture de Pierre et de Paul. Nombreux sont ceux, comme je l'ai dit, qui interprètent en ce sens et la théologie lucanienne avec son récit qui, commencé à Jérusalem, s'achève à Rome, et celle de Paul marquée par son ardent désir de se rendre à Rome. Que dire de cette conception ecclésiologique ?

Il convient de rappeler tout d'abord que jamais dans l'œuvre lucanienne Rome n'apparaît comme un centre... elle appartient plutôt, comme le déclare Jésus à la première page des Actes, aux confins de la terre : « Vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre » (Ac 1,8). Et Luc entend montrer que c'est bien là le programme qui a été réalisé avec l'arrivée de Paul à Rome. Par là l'Evangile n'est pas parvenu au centre du monde, mais bien, pourrions-nous dire, au bout du monde !

La collecte en faveur de l'Eglise de Jérusalem. Dans ce contexte, il me semble utile de souligner la constante préoccupation de l'Apôtre, au long de son activité missionnaire, pour la collecte en faveur des Eglises de Judée. Il ne s'agit pas seulement de recueillir des fonds en faveur des pauvres ou des saints des Eglises de Judée, mais bien d'un geste théologique. Le vocabulaire utilisé par Paul pour parler de cette collecte est à cet égard riche en signification : *koinōnía* (« communion » – Rm 15,26s ; 2 Co 8,4 ; 9,13), *diakonía* (« service » – 2 Co 8,4 ; 9,1.12), *eulogía* (« bénédiction » – 2 Co 9,5), *leitourgía* (« fonction liturgique » – 2 Co 9,12 ; cf. Rm 15,27), *cháris* (« grâce » – 1 Co 16,3 ; 2 Co 8,1.4.6.7.19). Cette collecte apparaît plutôt comme le sceau de la communion entre les Eglises pagano-chrétiennes fondées par Paul et l'Eglise-mère de Jérusalem.

De plus, cette collecte assume même, semble-t-il, des dimensions eschatologiques : elle se fait en effet au milieu d'« épreuves » et de « tribulations » (2 Co 8,2), deux termes qui font allusion aux derniers temps ; elle est aussi une démonstration de la « richesse de

la simplicité » (*ibid.*) des chrétiens de Macédoine¹¹, c'est-à-dire de leur abondante générosité ; mais ce qui est intéressant, c'est l'utilisation ici du mot « simplicité », qui exprime la qualité d'un cœur non divisé : c'est là une des espérances par excellence du chrétien. Cette collecte évoque en outre la manne (2 Co 8,15 ; cf. Ex 16,18) qui a, elle aussi, des dimensions eschatologiques : « Dans ce monde-ci vous ne trouverez plus la manne – déclarait rabbi Eléazar Hisma –, mais vous la trouverez dans le monde qui vient »¹². Paul suggère encore d'effectuer cette récolte d'argent « le premier jour de la semaine » (1 Co 16,2), c'est-à-dire le dimanche, jour du Seigneur, qui n'est pas seulement celui de la résurrection du Christ, mais aussi l'anticipation du grand « Jour du Seigneur » annoncé par les prophètes¹³. Tout ceci mis ensemble semble bien indiquer que pour Paul cette collecte devait être comme la réalisation symbolique des anciennes promesses prophétiques :

Les nations vont marcher vers ta lumière
et les rois vers la clarté de ton lever.

Porte tes regards sur les alentours et vois :
tous, ils se rassemblent, ils viennent vers toi,
tes fils vont arriver du lointain,
et tes filles sont tenues solidement sur la hanche.
Alors tu verras, tu seras rayonnante,
ton cœur frémira et se dilatera,
car vers toi sera détournée l'opulence des mers,
la fortune des nations viendra jusqu'à toi.
Un afflux de chameaux te couvrira,
de tout jeunes chameaux de Madiân et d'Eifa ;
tous les gens de Saba viendront,
ils apporteront de l'or et de l'encens,
et se feront les messagers des louanges du SEIGNEUR.
Tout le petit bétail de Qédar sera rassemblé pour toi,
les béliers de Nebayoth seront pour tes offices ;

¹¹ L'expression grecque *plôutos tēs haplôtētos* signifie littéralement « richesse de la simplicité » ; ce dernier terme exprime le contraire de la duplicité de cœur. Les traductions habituelles donnent : « riches libéralités », ou « trésors de générosité » ou « de libéralité ».

¹² *Mekhilta de Rabbi Ishmael*, trad. de Jacob Z. Lauterbach, Philadelphia, The Jewish Publication Society of America, 1976, vol. II, p. 119 (à propos d'Ex 16,25).

¹³ Cf. Am 5,18 ; Es 2,11 ; So 1,14 ; Jl 1,15 ; 2,1 ; mais aussi Es 11,11 ; 12,1 ; Ml 3,19-23 ; etc.

ils monteront sur mon autel, ils y seront en faveur ;
 oui, je rendrai splendide la Maison de ma splendeur.
 (Es 60,3-7)¹⁴.

Les voyages missionnaires de Paul. Il convient enfin de réfléchir, au moins brièvement, sur le sens de Jérusalem dans les voyages missionnaires de Paul. Le premier voyage (Ac 13–14) semble formé d'un cercle fermé qui d'Antioche ramène Paul et Barnabas à Antioche (cf. Ac 13,3 et 14,26). Mais il est important de relever que les deux missionnaires reviennent à Antioche avec un problème : les païens qui deviennent chrétiens doivent-ils être circoncis ou non ? C'est à Jérusalem que ce problème sera finalement discuté et résolu (Ac 15) : le premier voyage s'achève donc théologiquement à Jérusalem.

On discute ensuite sur l'étendue du deuxième voyage. On le présente habituellement comme partant d'Antioche pour revenir à Antioche (Ac 15,36–18,22). Depuis longtemps toutefois on a relevé¹⁵ que, selon cette division devenue courante, la transition entre le deuxième et le troisième voyage se situe entre les versets 22 et 23 du chapitre 18 des Actes, c'est-à-dire au milieu d'une phrase de Luc, qui se présente littéralement comme suit : « ²²Arrivé à Césarée, étant monté saluer l'Eglise, [Paul] descendit à Antioche ²³et, peu de temps après, il se mit en route, parcourant successivement la région galate et la Phrygie, fortifiant tous les disciples. » Dans ces conditions, il semble plutôt difficile d'y situer une césure distinguant un deuxième d'un troisième voyage. Comme l'écrit Philippe-Henri Menoud, il ressort de cela qu'« Antioche n'est évidemment ni un terme, ni un départ, mais seulement une étape [...] d'un seul voyage de Jérusalem

¹⁴ Dans ce sens, à la suite de J. MUNCK, *Paulus und die Heilsgeschichte*, Copenhague, 1954, va la note v de la TOB sur 2 Co 8,4 ; voir aussi M. CARREZ, « La collecte pour Jérusalem, expression privilégiée de la koinonia », *Unité chrétienne* 62, 1981, pp. 6-11 ; *idem.*, *La seconde épître de saint Paul aux Corinthiens*, CNT VII), Genève, Labor et Fides, 1986, p. 184 ; G. BARBAGLIO, « Colletta » dans *Schede bibliche pastorali* II, Bologna, eds Dehoniane, 1983, p. 531. Pour la discussion sur le sens de la collecte, voir F. MANZI, *Seconda Lettera ai Corinzi* (I libri biblici. Nuovo Testamento, 8), Milano, Figlie di San Paolo, 2002, pp. 339-346, et M.E. THRALL, *Seconda lettera ai Corinti*, vol. 2 (Commentario Paideia. Nuovo Testamento, 8), Brescia, Paideia, 2009, pp. 539-545 (original anglais de 2000).

¹⁵ Ph.-H. MENOUD, « Le plan des Actes des Apôtres » dans *New Testament Studies* 1, 1954, pp. 44-51, repris dans *Jésus-Christ et la foi chrétienne. Recherches néo-testamentaires* (Bibliothèque théologique), Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1975, pp. 84-91.

(15,30) à Jérusalem (21,15) »¹⁶. Ce grand voyage est formé de deux anneaux qui ramènent l'un et l'autre Paul à Jérusalem.

N'est-ce pas là l'expression géographique de la théologie contenue dans la collecte ? Pour Paul, l'évangélisation ne consiste pas seulement à porter Jésus-Christ aux nations, mais aussi à les greffer sur la racine sainte d'Israël¹⁷, dont le centre permanent est Jérusalem. C'est pourquoi il écrira aux Romains : « Ainsi, de Jérusalem et en cercles, j'ai accompli l'Évangile du Christ » (Rm 15,19). Arrêtons-nous d'abord sur la question du sens de l'expression « accomplir l'Évangile » ; je pense qu'elle n'exprime pas tant l'idée de l'achèvement de la mission dans la région orientale de l'Empire romain (idée qui est exprimée quelques versets plus loin en Rm 15,23), mais reflète plutôt une conception rabbinique selon laquelle la *thora* peut être « abolie » ou « accomplie » : « accomplir la Parole » signifie 1) l'expliquer correctement, 2) la mettre en pratique, et même 3) aller au-delà de ce qu'elle prescrit. L'expression paulinienne (dont on trouve une forme très semblable en Col 2,25) doit avoir ces mêmes sens et signifier que Paul a annoncé et expliqué l'Évangile au point que celui-ci a produit son fruit : le Christ a fait sa demeure dans le cœur des chrétiens des régions évangélisées, il s'est « formé » (Ga 4,19) en eux et en est devenu le véritable sujet agissant, si bien qu'ils pourraient dire, comme Paul : « Ce n'est plus moi, c'est Christ qui vit en moi » (Ga 2,20)¹⁸. C'est cela l'accomplissement de l'Évangile. Toutefois, plus important pour notre sujet, est le fait que Paul dise avoir procédé, dans son activité missionnaire, *kyklō*, de manière circulaire, ce qui semble bien indiquer que tout voyage missionnaire se conclut à Jérusalem, là même où théologiquement il a commencé. La mission chrétienne consiste en quelque sorte à diriger et à orienter ceux qui adhèrent au Christ vers Jérusalem.

Mais, dira-t-on, il y a encore le dernier voyage. Son action en Orient terminée, Paul décide de se rendre à Rome (cf. Ac 19,21 ; Rm 1,10 et 15,23ss) ; n'est-ce pas pour y fixer son nouveau centre

¹⁶ *Ibid.*, p. 88.

¹⁷ Cf. Rm 11,16ss. Notons entre parenthèses qu'au v. 17 Paul n'écrit pas : « Mais si quelques-unes des branches ont été retranchées, et si toi, qui étais un olivier sauvage, tu as été enté à leur place... » (traduction Segond), qui semble prêter à Paul une théologie de la substitution (les pagano-chrétiens prenant la place des juifs écartés), mais bien : « ... Tu as été greffé parmi elles » (*en autois*), c'est-à-dire au milieu des branches restées sur l'olivier.

¹⁸ Cf. mon *La lettera ai colossesi. Commento esegetico-spirituale*, Magnano, Qiqajon, 1989, pp. 47-49.

d'activité ? Il est vrai que Paul est pressé d'aller à Rome, mais non pour s'y établir. Il écrit en effet : « Mais maintenant, comme je n'ai plus de champ d'action dans ces contrées et que, depuis bien des années, j'ai un vif désir d'aller chez vous, j'espère en effet, quand je me rendrai en Espagne, vous voir en cours de route et être mis par vous sur le chemin de ce pays, une fois que j'aurai un peu savouré la joie de votre présence » (Rm 15,23-24). L'intention de Paul est donc de se rendre en Espagne, à ces Colonnes d'Hercule qui constituent l'extrémité du monde alors connu. Rome ne sera qu'une étape, pour se réjouir avec les romains des dons que Dieu leur a faits et pour recevoir l'aide nécessaire lui permettant d'arriver en Espagne. Nous savons qu'en réalité les choses ne se sont pas passées ainsi : à Jérusalem Paul a été arrêté et envoyé, après deux ans de prison à Césarée Maritime, devant le tribunal de César à Rome. Le naufrage, raconté avec moult détails en Ac 27 (c'est presque une parabole de la mort et de la résurrection de Paul, comme l'avait déjà été le chapitre 12 pour Pierre¹⁹), semble contenir l'idée qu'à Rome Paul fut condamné à mort, quand bien même Luc ne le dise pas, concluant en revanche sur le fait que l'Évangile est annoncé à Rome « avec pleine assurance et sans obstacle » (Ac 28,31). Luc en effet n'entend pas écrire une biographie des Apôtres les plus importants de l'Église mais, pourrions-nous dire, une histoire du cheminement et de la croissance de l'Évangile.

Sur la base de ces considérations deux interprétations de ce dernier voyage peuvent être envisagées²⁰. Ou bien Paul espérait être innocenté par César et remis en liberté ; ce qui lui aurait permis de se rendre en Espagne et de remonter de là vers Jérusalem, porteur symbolique de toutes les nations. Ou bien alors Paul a pressenti qu'il s'agissait de son dernier voyage, de celui qui l'aurait conduit à la mort ; dans ce cas, cet ultime voyage constitue le début d'un dernier anneau du vaste élan missionnaire – encore en acte aujourd'hui – qui ne prendra fin que lorsque sera « accompli le temps des nations »

¹⁹ Cf. les pages de E. BIANCHI, *Pietro la Rocca* (Lectio divina, 6), Magnano, Comunità di Bose, 1987, pp. 17 et 18, et mon *Atti degli apostoli: la Parola cresceva...*, Magnano, Qiqajon, 2010, pp. 79-81 et 139-142.

²⁰ On pourrait objecter qu'il n'y a rien à interpréter du moment que Paul n'est plus maître de son sort, puisqu'il n'est qu'un simple prisonnier livré à la volonté de diverses autorités romaines. Et pourtant, dans une situation semblable, probablement à Ephèse, et malgré le péril de mort qui pèse sur lui, Paul se paie le luxe de réfléchir sur son futur, de décider qu'il est préférable, pour ses lecteurs, qu'il vive plutôt qu'il meure et finalement de « savoir » qu'il restera et demeurera en vie, alors même qu'en cette matière il n'a strictement plus rien à dire (cf. Ph 1,12-26).

(Lc 21,24). C'est alors que la prophétie d'Esaië trouvera son plein accomplissement :

Il arrivera dans l'avenir
 que la montagne de la Maison du SEIGNEUR
 sera établie au sommet des montagnes
 et dominera sur les collines.
 Toutes les nations y afflueront.
 Des peuples nombreux se mettront en marche et diront :
 « Venez, montons à la montagne du SEIGNEUR
 à la Maison du Dieu de Jacob.
 Il nous montrera ses chemins,
 et nous marcherons sur ses routes. »
 Oui, c'est de Sion que vient l'instruction
 et de Jérusalem la parole du SEIGNEUR.
 Il sera juge entre les nations,
 l'arbitre de peuples nombreux.
 Martelant leurs épées, ils en feront des socs,
 de leurs lances, ils feront des serpes.
 On ne brandira plus l'épée nation contre nation,
 on n'apprendra plus à se battre.
 Venez, maison de Jacob,
 marchons à la lumière du SEIGNEUR ! (Es 2,2-5)

C'est alors aussi que sera pleinement dévoilé le mystère énoncé par Paul en Rm 11,25-26 :

Je ne veux pas, frères, vous laisser ignorer ce mystère,
 de peur que vous ne vous complaisiez en votre sagesse :
 une partie d'Israël s'est endurcie jusqu'à ce que soit entrée
 la totalité des païens, et ainsi tout Israël sera sauvé...

Dans cette dernière phrase, « Israël » est bien le peuple d'Israël, ceux que l'on nomme « les juifs », avec cette particularité que la « stratégie » de salut de Dieu l'aura « gonflé » de toutes les nations qui, en Christ, seront « entrées » dans le peuple d'Israël. Alors, il n'y aura vraiment plus « ni Juif ni Grec » (Ga 3,28), ni Israël et les nations ; non pas, comme on pourrait le penser, par abolition du particularisme juif ou par son anéantissement dans l'océan des nations, mais bien par la disparition des nations devenues elles-mêmes, avec le peuple juif, l'Israël de Dieu.

Conclusion

Quand les chrétiens parlent de Jérusalem, ils la considèrent justement comme la Ville sainte ; sainte, pensent-ils, parce qu'écrin des « lieux saints » où se sont déroulés les événements les plus importants de notre salut : la mort, la résurrection et l'ascension de Jésus-Christ, ainsi que la Pentecôte. Il me semble pourtant que Paul nous invite à regarder Jérusalem plutôt avec des yeux semblables à ceux des juifs eux-mêmes. Pour les chrétiens, il n'y a fondamentalement qu'un Lieu saint : Jésus, le Verbe fait chair et élevé dans la gloire (cf. Jn 4,21-23). Mais si pour eux Jérusalem est aussi ville sainte, ce n'est pas à la présence des lieux saints, dont Paul ne dit rien, qu'elle le doit, mais au fait que Dieu a choisi cette ville (1 R 11,13.36, etc.), l'a fondée et aimée (Ps 86,2), l'a sanctifiée (Mt 4,5 et 27,53), et a promis d'y placer son Nom pour toujours (cf. Dt 12,5.21 ; 1 R 8,16 ; 11,36 ; 14,21 ; Es 18,7) ; et c'est pourquoi Esaïe déclare qu'elle est comme gravée sur la paume de Dieu, afin qu'il puisse la contempler constamment (cf. Es 49,16). C'est à cause de cela, parce que Jérusalem était déjà la Ville sainte, que le Fils s'est incarné en terre d'Israël et qu'il a vécu à Jérusalem sa passion et sa résurrection.

Aujourd'hui, chaque église locale est une autre Jérusalem qui, ne l'oublions pas, tire de la Jérusalem d'ici-bas sa spécificité, comme d'ailleurs la Ville d'en haut, qui ne pourra jamais être nommée « la Rome d'en haut », « la Genève d'en haut », ou « la Babylone d'en haut », mais bien, et seulement, « la Jérusalem d'en haut », car c'est de la Jérusalem d'ici-bas qu'elle est l'accomplissement et la plénitude. C'est ce que semble avoir bien compris l'ancien patriarche œcuménique de Constantinople, Athénagoras I^{er}, lorsqu'il perçut dans le pèlerinage que Paul VI avait projeté de faire aux lieux saints et à Jérusalem, l'occasion favorable d'une rencontre avec lui ; il avait toujours souhaité rencontrer l'évêque de Rome, mais ni à Rome ni à Constantinople, car cela aurait signifié la soumission de l'un à l'autre. Il désirait que cette rencontre advienne « à mi-chemin », pour qu'elle soit véritablement la rencontre de deux frères qui se retrouvent, « se regardent »²¹ et se reconnaissent finalement frères ; cette retrouvaille, symbolisée par l'accolade qu'ils s'échangèrent sur le mont des Oliviers, eut lieu les 5 et 6 janvier 1964. C'était le début d'une grande espérance...

²¹ « Regardons-nous ! » est une expression typique d'Athénagoras qui figure jusque sur le monument qui lui a été dédié au Séminaire orthodoxe de Boston.